N° 19. SAMEDI 25 DÉCEMBRE 1830. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

JOURNAL DE LA DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
15 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois,
Et 7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue MONSIGNY, n° 6, près le passage Choiseul ;
Chez Alex. MESNIER, place de la Bourse ;
Et chez ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

DISCOURS

SUR LES BEAUX-ARTS.

MESSIEURS,

L'expression de BEAUX-ARTS ne réveille guère aujourd'hui d'autre idée que celle d'un passe-temps pour les heures de désœuvrement, alors que les affaires *positives* sont terminées ; peut-être même, quand nous avons annoncé que les beaux-arts seraient, pour cette soirée, l'objet de notre entretien, le premier mouvement chez plusieurs d'entre vous a-t-il été de se demander s'il était bien convenable de parler récréation, frivolité, au moment où sont soulevées tant de questions graves et utiles.

Ces préventions, ces préjugés, car il faut leur donner le nom qui leur appartient, disparaîtront, je l'espère, devant notre définition des beaux-arts et des artistes. Les BEAUX-ARTS sont l'expression du SENTIMENT, c'est-à-dire de l'une des trois grandes manières d'être de l'homme, de celle qui constitue le lien des deux autres. Les BEAUX-ARTS, quelle que soit leur forme, grossière ou perfectionnée, sont le langage qu'emploie l'homme passionné pour mettre ses semblables en harmonie avec lui, pour déterminer de leur part tous les actes sociaux, ceux où l'individu confond son intérêt privé dans l'intérêt général. L'ARTISTE, ce n'est pas seulement pour nous un peintre, un sculpteur, un musicien plus ou moins habile ; c'est tout homme qui sait enrichir sa pensée d'une expression sympathique : le cœur des autres hommes est son domaine ; il l'exploite en maître au profit de la société. Il était ARTISTE, ce pèlerin obscur dont la voix entraînait des multitudes armées à la conquête des lieux saints. Ils étaient ARTISTES ces hommes forts qu'enflammait la religion de la liberté, et qui faisaient voler aux frontières nos soldats républicains ; et ce magnifique chant guerrier, et ce drapeau éclatant qui les conduisaient, qui conduisaient encore naguère les Parisiens victorieux dans leurs rues transformées en champs de bataille ; et les pompes de l'église et ses concerts pieux ; et les décorations de nos théâtres, et leur musique voluptueuse ; et les hurlemens sauvages du cannibale, et les parures sanglantes dont il se couvre pour épouvanter son ennemi, toutes ces choses sont [illegible] des BEAUX-ARTS : ils ont, vous le voyez, une au[illegible] à remplir que celle d'*amuser les oisifs.* — Ce [illegible] ARTISTES qui par la poésie, par l'éloquence, par la peinture,

l'architecture, la musique, surent, à chaque phase du développement de l'humanité, cultiver les vertus nécessaires à l'état de la civilisation, cultiver le sentiment religieux sous les diverses formes qu'il a successivement revêtues. On les a vu inspirer la terreur des dieux toujours en courroux, lorsque tout dans la nature faisait obstacle aux efforts de l'homme; inspirer le courage militaire, le dévoûment à la cité natale et la haine de toutes les autres, lorsque la force était le seul moyen d'ordre, la cité le seul centre d'union; on les a vu prêcher la ferveur et la résignation aux volontés divines, le détachement de la terre et la fraternité des hommes, lorsque l'esprit humain se fut élevé à la conception d'un DIEU tout puissant, immatériel et père de tous les hommes. On les verra dans l'avenir, eux qui n'ont cessé d'entretenir les sentimens d'une association de plus en plus étendue, former le lien de l'ASSOCIATION UNIVERSELLE; on les verra, eux qui ont chanté un DIEU de plus en plus grand, de plus en plus complet, célébrer enfin l'immensité d'un DIEU UNIVERSEL.

Telle est la noble tâche des ARTISTES : qu'un froid dialecticien ne vienne pas nous vanter la prédominance de la raison sur les passions, nous dire qu'il faut mettre celles-ci au régime pour tenir le cœur en santé. Non, il faut faire vibrer les cordes les plus sensibles quand on veut donner naissance à une touchante harmonie ; il est bon d'exciter les passions, lorsqu'en même temps on sait les diriger. Les entreprises généreuses ne surgissent point d'une âme glacée. Soulevez une énergique indignation contre le vice, allumez un ardent amour pour la vertu, faites palpiter vivement le cœur de l'homme, pour lui voir enfanter de grandes choses.

Appréciez maintenant à sa juste valeur, Messieurs, cette espèce de complaisance avec laquelle notre siècle semble se glorifier de son infériorité dans les BEAUX-ARTS, en se proclamant éminemment *positif :* n'est-ce pas s'énorgueillir de son *infériorité morale*, et ne devons-nous pas prendre acte d'un pareil aveu, en faveur de la thèse que nous allons soutenir ?

Nous aussi nous reconnaissons, nous constatons la décadence des BEAUX-ARTS; mais nous nous gardons bien de l'attribuer, ainsi qu'on le fait souvent, à des progrès extraordinaires dans les sciences et l'industrie, progrès qui auraient absorbé l'emploi de toutes les facultés. Les trois branches de la capacité humaine suivent une marche généralement correspondante, et leur état actuel est aussi relatif; un profond désordre règne dans les productions de l'intelligence et de la force, et ce désordre est la réflexion de celui que nous signalerons tout à l'heure dans les productions du sentiment; car la source de toute activité scientifique, comme de toute activité industrielle, c'est le sentiment, c'est la vie. Les véritables causes de notre infériorité à cet égard, causes beaucoup plus fondamentales, selon nous, que celles qui lui sont assignées, je vais tâcher de les expliquer.

Nous vous avons entretenu plusieurs fois (et les personnes qui suivent avec assiduité les travaux de l'école sont parfaitement au courant de ce point de vue historique), nous vous avons entretenu des deux états distincts et alternatifs par lesquels la société a passé jusqu'ici, l'état organique et l'état critique. Vous savez que nous donnons le premier de ces deux noms, celui d'*organique*, à des époques où les hommes enrôlés sous une même bannière, c'est-à-dire obéissant aux mêmes affections, aux mêmes pensées, agissent dans un même but. Vous savez aussi que les siècles florissans du paganisme et du christianisme forment les deux périodes organiques de la série de civilisation que nous étudions comme étant la plus longue et la mieux connue. — Les périodes *critiques*, assez désignées d'ailleurs par leur nom seul, sont celles où s'opère la destruction de l'ordre social précédemment établi : les philosophes grecs ont commencé la première ; les réformateurs protestans ont donné le signal de la seconde.

Durant les époques *organiques*, tous les arts concourent à relier les cœurs et les esprits, à presser les efforts dans une direction commune. L'architecture construit les temples et les cathédrales ; la statuaire et la peinture travaillent à les orner, la poésie et la musique s'unissent pour les remplir de leurs accens harmonieux, la voix des orateurs s'y fait entendre ; elle retentit aussi sur le Forum, mais le Forum est un temple là où les institutions politiques et religieuses se trouvent confondues. Le théâtre lui-même est un lieu saint, purifié par des libations ; les pièces qu'on y représente ont un caractère sacré ; c'est une école où l'on apprend à connaître et à respecter les croyances du temps. Dans l'antiquité, le théâtre sert de succursale au temple et au Forum, tout y est dominé par le dogme imposant et populaire de la fatalité. Au moyen âge nous le voyons servir de succursale aux églises. Les mystères, représentés par les confrères de la passion, aux quatorzième et quinzième siècles, sur *le Paradis*, théâtre de Lyon, et dans toute la France, avaient pour objet de rappeler aux fidèles les dogmes et les pratiques du culte.

Hâtons-nous toutefois d'ajouter que le théâtre, moyen détourné d'exprimer la pensée sociale par la bouche d'un acteur, ne se développe qu'aux époques où la prédication directe a perdu son empire, où les orateurs du pouvoir religieux sentent la nécessité de se cacher derrière des personnages allégoriques pour s'adresser à un peuple qui n'a plus confiance en eux. L'éclat du théâtre grec commence lorsque les enseignemens de Socrate portent le trouble au sein des vieilles croyances païennes ; la renaissance du théâtre moderne date également du jour où les premières agitations de la réforme ébranlent déjà l'ancien dogme.

Aussi voyons-nous que l'art théâtral, résumé de tous les beaux-arts *profanes*, de même que le temple et l'église avaient été le résumé de tous les beaux-arts *sacrés*, après avoir été cultivé quelque temps par les ministres de la religion ébranlée, ne tarde pas à leur échapper pour passer aux mains de ses adversaires. L'époque critique a commencé. Le premier tragique grec, Eschyle, est accusé d'avoir manqué de respect aux mystères de Cérès. Le premier tragique français, Corneille, jette dans l'esprit des spectateurs des fermens de liberté politique par l'admiration qu'il sait inspirer pour les héros des républiques anciennes; en vain le pouvoir spirituel fulmine l'anathème contre l'instrument dont il s'est servi lui-même; Molière dépouille la classe privilégiée du prestige qui l'entourait, et les marquis de nos jours, quelqu'un l'a dit, ont encore la joue rouge du soufflet qu'il leur donna ; Voltaire se sert du théâtre comme d'une machine de guerre contre les préjugés qu'il veut combattre, comme d'un porte-voix pour la propagation de ses doctrines dissolvantes. Le théâtre, en un mot, devient l'église de la critique (1).

Ainsi, messieurs, vous le voyez, les BEAUX-ARTS ont tour à tour travaillé à ériger l'édifice religieux, puis à le

---

(1) Ce que nous disons ici de l'art dramatique s'applique à une autre forme littéraire, également indirecte, et dont les beaux jours ne sont pas ceux où la société est régulièrement constituée, mais bien plutôt ceux où s'opère sa dissolution : les seuls monumens que nous aient légué les anciens dans le genre du *roman*, ceux de Longus et d'Apulée, sont postérieurs à l'apparition de Socrate. La période brillante des romans modernes commence de même après les conflits de la réforme, et leur influence s'exerce dans sa direction. Cervantès et Rabelais ouvrent la carrière, parcourue plus tard par Voltaire, Rousseau, Diderot, et plus tard encore, au temps des saturnales de la critique, par les Louvet, Dulaurens, Pigault-Lebrun.

renverser ; à proclamer un Dieu, puis à le détrôner. Il faut donc distinguer les beaux-arts organiques ou religieux, qui constituent à proprement parler le *culte*, et les beaux-arts critiques ou irréligieux.

Ici cependant, messieurs, nous avons besoin d'éclaircir un fait dont l'explication peut présenter une apparente difficulté. La plupart des ouvrages de l'art les plus parfaits dans leur composition virent le jour précisément aux époques où commençait à se manifester dans la société le mouvement destructeur de l'institution organique. Phidias est contemporain de Socrate ; Michel-Ange et Raphaël sont contemporains de Luther. Mais ne jugez point de leurs ouvrages par la date, jugez-en par le caractère ; dites s'ils furent des inspirations critiques ou des inspirations religieuses, et sachez les restituer à leur véritable origine. Si les beaux-arts païens ou chrétiens ne parvinrent à leur plus haut degré de perfection technique qu'au moment où le paganisme et le christianisme s'en allaient expirans, c'est qu'il faut du temps, beaucoup de temps, pour qu'une semblable perfection soit atteinte ; or aucune des époques organiques provisoires du passé ne fut d'assez longue durée (hormis celle de l'Egypte, qui nous a laissé de gigantesques preuves de son passage) pour perfectionner elle-même les arts auxquels elle avait donné naissance. Tout occupée d'enfanter des créations nouvelles, elle les a laissées dans leur sublime rudesse ; ce n'est que lorsque le vaste atelier de production est venu à se fermer que les ateliers de polissage se sont ouverts.

On pourrait assigner une autre cause, plus frappante encore peut-être, à la splendeur temporaire dont brillèrent les BEAUX-ARTS au début des deux états critiques que présente le passé. Le paganisme et le christianisme ayant été, l'un exclusivement *matérialiste*, l'autre exclusivement *spiritualiste*, ne pouvaient satisfaire qu'à demi les vœux de l'humanité : aussi la première époque critique a-t-elle puisé ses forces dans l'*idéalisme*, comme la seconde a pris les siennes dans le *physicisme*. Or, si nous étudions d'après ce point de vue les chefs-d'œuvre des beaux-arts au commencement de ces deux époques, voici ce que nous remarquons. Le Jupiter olympien exprime autre chose que la toute puissance matérielle ; la puissance intellectuelle s'y manifeste à très-haut degré ; il n'est donc déjà plus entièrement païen, et porte en soi un principe de réaction spiritualiste : en ce sens on ne devrait pas dire qu'il a *ranimé* la piété des peuples, ce qui aurait été les faire rétrograder vers le passé, mais plutôt qu'il a préparé, *animé* une piété nouvelle. Nous porterons un jugement analogue sur le fameux tableau de la Transfiguration : les *formes* en sont si belles que bien qu'issu d'une pensée chrétienne on pourrait y signaler un germe de protestation matérialiste. Ainsi les grands artistes, les hommes dont le regard prophétique s'élance incessamment vers l'avenir, auraient, des premiers, témoigné le besoin de quitter une doctrine incomplète par l'introduction dans leurs ouvrages de l'élément opposé à cette doctrine ; et de là en même temps l'harmonie plus intime qui règne dans leurs compositions, entre la beauté matérielle et la beauté spirituelle. Dans l'état organique de l'avenir, cette harmonie, cette fusion, qui n'ont été jusqu'ici que passagères, imparfaites, et comme une sorte de révolte contre des croyances épuisées, deviendront complètes et permanentes par la réconciliation du spiritualisme et du matérialisme au sein de DIEU. D'une autre part, l'ordre social de l'avenir étant constitué pour le progrès et établi sur les bases de la division du travail indiquée par la nature des capacités, les conceptions pourront se produire et recevoir la pureté et l'élégance de formes qui sont l'apanage d'une civilisation avancée. Enfin ces moyens si perfectionnés seront employés à exprimer un ordre de sentimens et d'idées totalement nouveau, les sentimens et les idées que SAINT-SIMON est venu apporter au monde en établissant pour la première fois l'accord entre les deux manifestations de l'être : tout sera donc régénéré dans les beaux-arts, et la forme et le fond.

Après cette digression qui nous a paru indispensable, revenant à notre mode de classification et jugeant les monumens des arts par le cachet dont ils sont empreints, nous pouvons dire que ceux des siècles de Périclès et de Léon X, inspirés par les doctrines païenne et chrétienne, appartiennent essentiellement aux époques organiques précédentes, bien qu'ils n'aient été produits et qu'ils n'aient pu l'être qu'à l'origine de la critique. Quant à ceux des siècles d'Auguste et de Louis XIV, ils ne se présentent véritablement que comme des reflets déjà affaiblis des arts religieux de la Grèce et de l'Italie.

Disons enfin les créations qui, au nom de leur date et de leur caractère à la fois, réclament les époques organiques.

Homère, Eschyle et les temples majestueux du polythéïsme ; la Bible, les Pères de l'église, les orateurs chrétiens, le Dante et nos magnifiques cathédrales, voilà les monumens qu'elles étalent à nos yeux. C'est là que les arts brillent dans toute leur splendeur.

Quant aux BEAUX-ARTS critiques, nés de la guerre, ils se perfectionnent au milieu de la guerre. Vifs, capricieux, mordans, étincelans d'une verve hostile, toute leur allure est belliqueuse ; mais aussi rapidement exécutées que rapidement conçues dans l'ardeur de la lutte, on ne voit plus de ces compositions larges qui imposent leurs noms à des siècles.

Toutefois, après la tempête critique et la ferveur révolutionnaire qu'elle excite, survient un calme plat, où les arts n'ayant plus de tâche à remplir, ni pour édifier, ni pour détruire, se retranchent dans l'expression des sentimens individuels : hors delà ils ne font qu'arranger des conceptions anciennes, varier les formes faute de pouvoir varier le fond. La forme alors devient elle-même un but et non plus un moyen ; on fait des poétiques, on ne fait plus de poèmes ; on écrit la grammaire, la rhétorique des beaux arts, parce qu'on ne sait plus parler leur langage : créer des lois inflexibles pour le génie, c'est lui défendre de se produire, car on ne saurait prescrire que ce qui est connu par avance, et l'originalité est, en dehors de ce domaine.

Observez le caractère des arts à notre époque :

Ce caractère, à proprement parler, est de n'en point avoir. Confrontez, par exemple, les monumens de notre architecture avec ceux de l'architecture ancienne, avec ceux de l'architecture gothique. Voyez comme ces derniers se distinguent nettement les uns des autres, et révèlent tout d'abord l'essence de la religion qui les a inspirés. Chez les païens la beauté des formes et la régularité se montrent partout ; la tendance de l'art est de matérialiser et *la chose divine et la chose humaine*, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; la plastique est son véritable élément.

La tendance de l'art chrétien au contraire est de spiritualiser. Comme tout y concourt à ce but ! ces flèches sveltes, découpées comme une dentelle légère, où l'on dirait qu'a été résolu le problème de ne laisser d'une matière profane que la quantité strictement nécessaire pour les soutenir, parfait emblème de l'ascétisme ; ces pilastres nombreux qui semblent des arbres s'élevant vers le ciel, se courbant, s'entrelaçant, et servant de cadres naturels à des peintures dont on distingue à peine les contours ; ces voûtes infinies, où pénètre par des vitraux une lumière incertaine et colorée, dont la source est mysté-

Rieuse comme celle des vielles legendes: les sons graves de l'orgne qui remplissent à la fois tout l'édifice et dont la source est egalement cachée, comme l'esprit qui remplit tout l'espace sans être accessible a l'oeil humain: tout cet ensemble d'impressions révele la presence d'un être surnatural. Combien vis-à-vis de cela les colossales pyramids d'Egypte paraissent lourdes; materielles, images du fardeaux qui pèse sur l'homme et qui l'ecrase.

A-t-on jamais confondu un monument ègyptien avec un temple grec ou une eglise chrétienne? tout en eux ne les distinque-t-il pas de la manière la plus tranchée?

Etudiez au contraire l'architecture critique; elle se composé de lambeaux empruntés à tous les temps, à tous les peuples: elle prend une colonne du Parthénon, une autre de l'Alhambra, elle place une obélisque d'Alexandrie a côte d'une tourelle gothique; mélange hétérogène dénue d'unite et de caractère, en contradiction le plus souvent avec les moeurs, le climat et la destination de l'edifice. « Otez de quelques unes de nos églises la croix qui les surmonte, a dit l'un de nos pères, dans son appel *aux artistes*, vous en ferez indifféremment un palais, une salle de spectacle ou une bourse. » Quelquefois on croit dissimuler le défaut d'ensemble par la profusion des ornemens; nous en avons des exemples modernes, et c'est aussi par là que se reconnaît l'architecture de la première époque critique; les monumens élevés sous les empereurs romains jusqu'à Constantin en font foi.

Passons à la peinture.

Que voyons-nous paraître, outre des portraits, et ces saillies spirituelles et piquantes que l'on nomme tableaux de genre? D'une part, des sujets empruntés soit à une mythologie d'autrefois, soit à des actes ou des sentimens antiques pour lesquels nous n'éprouvons plus aucune sympathie, tout cela rendu avec la correction du style académique: de l'autre part des compositions bizarres où toutes les règles sont à dessein foulées aux pieds. Enfin la reproduction de ces écarts douloureux, fruits d'une imagination maladive, dont nous retrouvons les traces dans la littérature. Si la littérature a eu son Hoffmann, la peinture a eu son William Blake. Que pouvons-nous citer encore? quelques copies d'objets matériels ou de costumes étrangers. — Messieurs! si l'on dit le siècle de Phidias, le siècle de Raphaël, on se borne à dire l'école de David.

On ne dira pas davantage le siècle de Byron ni de Goëthe. Malgré l'admiration méritée dont jouissent ces deux grands poètes, il semble qu'un instinct naturel empêche de leur decerner de pareils honneurs : ils sont réservés par la conscience publique aux hommes dont la voix sait rallier l'humanité; elle les refuse tacitement à ceux qui ne font que lui montrer le tableau effrayant de son anarchie. Les poètes de l'époque organique, nous l'avons dit, ce sont les Pères de l'église, c'est saint Bernard, Pierre-l'Ermite; les poètes de l'époque critique, c'est Luther et les réformateurs, c'est Voltaire, c'est Mirabeau; et si Voltaire est un artiste, c'est surtout dans ses pamphlets véhémens contre la société catholique et féodale. Quant au poète de nos jours, témoin et non plus acteur d'une destruction accomplie, il demeure comme un astre solitaire, dont on peut admirer l'éclat, mais qui ne répand aucune chaleur vivifiante : impressionné par ce qui l'environne, il en reproduit l'image comme un miroir; c'est en lui, c'est dans ses ouvrages qu'il faut observer l'état de la société. Eh bien! quel est-il l'état de la société actuelle? Goethe, Byron, Lamartine, comblés des biens de la fortune, n'ont pas décrit des misères physiques dont ils n'eurent point à souffrir; mais ils ont peint avec des couleurs désolantes les misères de l'esprit et du cœur, contre lesquelles leur position élevée n'a pu leur faire un rempart. Les Gilbert, les Kirke-White, les Joseph Delorme, ont déjà fait pressentir ce que serait le tableau des douleurs physiques jointes aux douleurs morales. Vienne maintenant le poète sorti de ce peuple qui gémit autour de nous, et qui a su pourtant oublier un instant ses souffrances pour abattre les ennemis du progrès, vienne ce poète, et à ses accens inspirés par une terrible réalité, à ses peintures déchirantes, vous frémirez, vous détournerez la vue..... mais je vous fais injure. Non, vous ne vous détournerez pas, vous viendrez avec nous lui tendre la main pour l'élever à notre niveau et pour cicatriser à jamais ses blessures.

Nous reviendrons tout à l'heure sur cet état moral de la société, dont la poésie porte l'empreinte. Occupons-nous encore un instant du caractère actuel des beaux-arts et des artistes.

Quel spectacle présente aujourd'hui la littérature? Deux sectes se disputent la couronne. L'une, véritable catholicisme littéraire, ne ménage point l'excommunication à quiconque ose s'écarter du giron de l'église; retranchée dans une citadelle hérissée de règles sévères, elle s'y défend avec le courage du désespoir, malgré les nombreuses désertions qui chaque jour viennent éclaircir ses rangs. L'autre, protestante par excellence, indisciplinée s'il en fût, proclame hautement la liberté et la met en pratique en franchissant toutes les barricades. Jusque là, rien qui doive nous étonner, accoutumés que nous sommes à la lutte des partis; les royalistes et les libéraux nous donnèrent mainte fois pareille représentation. Mais il y a un fait curieux : examinez la composition personnelle des deux camps. Dans celui des littérateurs stationnaires, des voltigeurs de l'ancien régime, vous reconnaissez avec surprise les plus chauds partisans de la liberté politique et religieuse; parmi cette jeune école si avide de nouveautés, vous distinguez avec une égale surprise les champions zélés des croyances et des institutions du passé. Une telle contradiction ne pouvait subsister long-temps. Qu'est-il arrivé? dans le sein des romantiques s'est élevé une lutte entre la conviction politique et la conviction littéraire, et en vrais poètes, cette dernière a triomphé: le romantisme, ou libéralisme littéraire, dans la personne de ses principaux chefs, a tendu la main au libéralisme politique. C'est ainsi que son jeune général, après avoir chanté la naissance du duc de Bordeaux, a pu célébrer avec franchise la révolution de juillet; et sa conscience, n'en doutons pas, s'en trouve bien plus à l'aise : cette conversion a même paru si naturelle que personne n'a songé à lui en faire un reproche comme on l'aurait fait à tant d'autres. Si les soldats de son armée ne l'ont imité qu'individuellement, avec hésitation, c'est que les soldats sont moins conséquens et moins hardis que leur commandant; et si les classiques de leur côté n'ont point en masse embrassé le royalisme, c'est qu'apparemment ils ne sont ni conséquens ni hardis. Cependant rendons-leur cette justice, que nous voyons chaque jour surgir parmi eux de nouveaux amans de l'antique monarchie.

Il y a pourtant quelque chose de profondément vrai dans la poésie romantique; elle porte à la fois en soi et l'expression des sentimens d'indépendance soulevés par la critique des derniers siècles, et le besoin vague d'un nouvel état religieux, besoin qui cherche à se satisfaire en réveillant le moyen âge, faute d'avoir entrevu l'avenir. Nous ne parlons pas ici, on le voit bien, des littérateurs par métier, qui se sont élancés dans cette carrière uniquement parce qu'ils regardaient comme épuisée celle que les classiques avaient parcourue. Ceux-là ont cru trouver une mine féconde où il n'y avait qu'un filon à exploiter, car l'imitation du moyen âge n'est pas plus un progrès que

l'imitation de l'antiquité : les mots d'imitation et de progrès s'excluent nécessairement l'un l'autre.

Et cependant de toutes parts on demande du nouveau; et nos auteurs ne sauraient plus prétexter la sévérité du goût français s'offensant de toute hardiesse : quiconque semble au contraire vouloir sortir des sentiers battus est certain de rencontrer les préventions les plus favorables. Combien de fois le public, abusé par quelque variété extérieure, n'a-t-il pas salué de ses acclamations un artiste qui, croyant avoir découvert une route nouvelle, se précipitait dans un impasse bientôt encombré par la foule avide des copistes!

Pourquoi donc ne voyons-nous surgir aucune création vraiment neuve? Il faut enfin le dire à ces hommes qui se consument en vains efforts, c'est qu'il n'y a plus rien de neuf sur la voie dans laquelle ils sont engagés. Eh quoi! leur dirons-nous, depuis trois cents ans vous labourez un terrain déjà sillonné, pendant plusieurs siècles, *par la critique même du paganisme* (car la critique se ressemble toujours, quel que soit l'objet de ses attaques) et vous croyez y recueillir encore une moisson, lorsqu'il n'y a plus même à y glaner? Vous avez poussé l'esprit critique jusqu'à ses maladies; vous avez été fantastique avec Hoffmann, satanique avec Byron, frénétique avec Maturin; pour vous donner du nouveau on a enfanté des monstres moraux (1), et des monstres physiques (2); la plume gracieuse et délicate des femmes a dû recourir à de pareils moyens, et vous croyez n'avoir pas pressé l'éponge jusqu'à sa dernière goutte? Ne voyez-vous pas que de tels signes annoncent une littérature épuisée, que rien ne peut aujourd'hui rajeunir, ni les couleurs des anciens maîtres ni les sentimens d'un autre âge? Allez, on ne ranime pas un mourant en lui rajustant le costume qu'il portait dans sa jeunesse, ou en dissimulant sa maigreur effrayante sous les vêtemens d'un mort; on n'en fait point un chevalier en lui mettant une cuirasse et la lance au poing; on n'en fait pas un patricien de Rome, un soldat de Sparte ou un orateur d'Athènes, en le couvrant de la toge ou de la tunique, en l'arrachant à son lit de douleur pour l'asseoir sur une chaise curule ou pour le faire monter à cheval. Médecins cruels que vous êtes, sa gloire passée n'a-t-elle pas mérité plus de respect pour son agonie? Laissez expirer en paix cette littérature autrefois si pleine de sève et d'éclat, aujourd'hui décolorée et privée d'énergie. C'est une littérature toute nouvelle qui doit s'élever, et celle-là ne peut prendre sa source que dans une rénovation complète des sentimens, des idées et des intérêts.

Qu'une autre époque de l'histoire nous serve d'exemple. Lorsque les vertus sauvages du paganisme vinrent à se relâcher de leur sévérité; lorsque ses dieux, toujours armés les uns contre les autres, quittant leur attitude menaçante, se laissèrent colporter pacifiquement de cités en cités; lorsqu'abjurant leur patriotisme, les peuples se mélangèrent, et que l'on put dire sans honte : la patrie est là où je me trouve bien; lorsque l'ordre antique ne compta plus que quelques derniers défenseurs, ses De Maistre et ses Bonillé, sous les noms de Caton et de Brutus; la littérature produisit, comme de nos jours, d'amères satires et d'éloquentes plaintes; elle eut dans Juvénal, dans Perse, ses Gilbert, ses Byron; elle eut des poètes insoucians, chantant l'amour et le vin au milieu des ruines de la société; enfin elle eut ses phases de cynisme et de nullité. Mais alors avec des sentimens, des idées, des intérêts nouveaux, ceux du christianisme, surgit une littérature nouvelle, qui n'eut pas besoin d'emprunter ses formes à l'ancienne; elle les puisa dans la nature même de ses inspirations.

C'est un pareil avenir que la religion Saint-Simonienne promet aux artistes, occupés à exploiter laborieusement un fonds dès long-temps épuisé.

Un seul art, la musique, au milieu de la décadence de tous les autres, semble prendre aujourd'hui un développement extraordinaire. Cela s'explique aisément : l'homme est un être éminemment sympathique; il recherche incessamment ses semblables pour se réjouir ou s'affliger avec eux : mais au sein du chaos intellectuel et moral qui règne dans la société, toute opinion nettement formulée devient un germe de discorde. La musique, au contraire, par son langage vague, permet à chacun une interprétation individuelle, à la faveur de laquelle, sans s'expliquer, et respectant instinctivement un silence gage de la paix, on voit s'unir harmonieusement des cœurs qui sentent le besoin de battre ensemble.

Faut-il que nous soyons réduits à expliquer ainsi la puissance du seul des beaux arts auquel on doive en reconnaître une réelle aujourd'hui? et pourtant cette explication n'est que trop vraie. L'ancien lien social ayant perdu toute son autorité, parce qu'il n'était plus en harmonie avec l'état des lumières et le besoin des cœurs; celui qui doit le remplacer dans l'avenir, qui doit, à son exemple, opérer l'union des *consciences* individuelles dans la *conscience* générale, n'ayant pas encore établi sa légitimité aux yeux de tous les hommes, il en résulte une lacune dans les sentimens sociaux. On ne comprend pas la relation qui doit unir l'individu à l'ensemble; chacun vit pour soi ou du moins pour le cercle borné qui l'entoure : et cependant il n'est personne qui n'éprouve un besoin indéfinissable, une prescience vague de changement; il n'est personne, pour ainsi dire, qui se hasarde à former un établissement définitif dans un ordre de choses que l'on regarde malgré soi comme ne devant être que provisoire. Cette lacune dans les sentimens sociaux, le vulgaire des hommes la remplit par une activité toute matérielle, d'autres se réfugient dans le sein de l'insouciance, mais les hommes supérieurs qu'animent de puissantes sympathies pour l'humanité, répugnant au passé, mécontens du présent, désespérant de l'avenir, éprouvent une douloureuse agitation, se livrent à la mélancolie, et cherchent quelquefois un repos dans le suicide. On conçoit que, dans une telle disposition des esprits, les tentatives de rétrogradation vers le passé, sans avoir aucune chance de succès, puissent se présenter sous des auspices moins défavorables. Il faut même le dire, peut-être notre dernière révolution, d'ailleurs si utile et si glorieuse, augmentant indubitablement le désordre politique sans donner la solution du problème de l'avenir, va-t-elle plonger encore davantage dans le découragement ces ames passionnées qu'elle avait d'abord remplies d'espérance, et les rendre plus accessibles aux suggestions rétrogrades.

Mettons un instant en présence les trois hommes de nos jours qui offrent la personnification la plus exacte du présent, du passé et de l'avenir.

Supposons d'abord un homme à l'imagination ardente, un de ces hommes qui réfléchissent profondément en eux les sympathies de leur temps, qui les éprouvent plus vivement que leurs semblables; supposons un Byron, véritable type de l'homme dépourvu de lien avec la société. Il jette ses regards autour de lui; il a besoin de croyances, il ne trouve que le doute; il a besoin d'aimer et d'être aimé, il ne trouve que de l'égoïsme; il a besoin d'ordre, il ne trouve que la confusion : alors son ame s'aigrit contre la société;

(1) *Le Moine*, *le Bourreau*, etc.
(2) *Han d'Islande*, *Fragoletta*, etc.

il devient le poète du néant, le chantre de l'enfer; une maladie morale le consume, et tous ses accens sont empreints de souffrance. S'il sourit, c'est d'un sourire sardonique, qui exprime l'angoisse et qui fait trembler; s'il plaisante, c'est sur ce que les hommes ont de plus sacré; il semble flétrir avec délices tous les sentimens qui les attachent à la vie; si son cerveau enfante quelques créations, si sa lyre les anime, ce sont des types révolutionnaires, des êtres dont la forme humaine est à peine indiquée, des anges rebelles comme lui, qui se révoltent contre le créateur et la créature, qui ne profèrent que des malédictions. Il reconnaît l'Être suprême, il reconnaît l'ordre éternel de l'univers, mais ce n'est que pour blasphémer contre eux.

Supposons maintenant qu'à ses yeux apparaisse un de ces fantômes du passé, austère, majestueux, dont la démarche est fière et dénote la puissance; un de ces géans qui semblent appelés pour soutenir pendant quelques derniers instans un monde prêt à s'écrouler ou pour s'ensevelir sous ses ruines; supposons enfin qu'un De Maistre lui apparaisse. « Imprudent, dira-t-il, vous portez la peine de votre ingratitude; une tendre mère vous nourrissait, et vous avez déchiré son sein. Quel ordre admirable régnait autour d'elle! quelle direction sage et uniforme elle savait imprimer à tout son empire! par elle tous les doutes étaient éclaircis, près d'elle vous ne connaissiez point cette indécision qui fait aujourd'hui votre supplice: unis à elle par un lien d'amour, elle était l'arbitre suprême de vos différens. Mais l'esprit d'examen s'est emparé de vous; dans votre orgueilleuse présomption vous avez prétendu vous ériger vous-mêmes en juges; et des querelles sanglantes vous ont décimés, et l'égoïsme vous dévore. Voyez, vous êtes comme l'enfant égaré qui se croit libre parce que sa mère ne guide plus ses pas; vous êtes comme le voyageur qui a quitté un jardin plein de fleurs et de fruits pour entrer dans un sentier semé de cailloux. Mais le séjour que vous avez imprudemment abandonné ne vous est point fermé; revenez, hâtez-vous..... »

Le malheureux jette un coup d'œil sur les ténèbres qui l'environnent; il n'aperçoit rien au delà et détourne la tête en gémissant. Derrière lui fleurit le jardin qu'il a quitté; l'ordre et le repos y habitent: il va faire un pas pour y rentrer.....

Mais il n'y rentrera pas: une voix de l'avenir, la voix de SAINT-SIMON lui crie: « Quelques efforts de plus et les derniers obstacles seront vaincus. Oui, l'asile que tu as quitté avait des charmes; il serait préférable, peut-être, à ce chemin pénible où tu te trouves engagé; mais souviens-toi que c'est un chemin et non pas un séjour. On te rappelle en te disant que l'âge d'or est derrière toi; on t'abuse: il n'est pas à l'entrée, il est à l'extrémité de la carrière; c'est par de longs travaux qu'on y parvient. »

Ainsi, la société qui nous entoure, ballottée par des impulsions contradictoires, au sein d'un labyrinthe dont elle ne découvre point l'issue, sent chaque jour redoubler son malaise. Elle aussi s'est engagée dans un chemin difficile; elle aussi s'entend rappeler par ceux qui la dirigèrent autrefois et qui prétendraient encore la diriger aujourd'hui; mais l'expérience du passé les a convaincus d'impuissance; ils ne recueilleront désormais que le juste respect dû à la mémoire des héros qui ne sont plus. Elle aussi trouvera ses nouveaux chefs, qui sauront la guider vers l'avenir.

ENSEIGNEMENT.

SÉANCE DU 23 DÉCEMBRE.

Des difficultés qui s'opposent aujourd'hui à l'adoption d'une nouvelle croyance religieuse.

MESSIEURS,

L'humanité a un avenir religieux; telle est la conclusion que nous avons tirée de l'exposition de la doctrine de SAINT-SIMON.

Mais avant de savoir quelle est la religion nouvelle, avant d'apprendre la solution qu'elle présente à la foi de l'homme et de l'humanité sur leurs destinées, avant de connaître DIEU, le Dieu nouveau tel qu'il a été conçu et révélé, tel qu'il doit être aimé, connu et pratiqué, n'est-il pas nécessaire *d'examiner les difficultés qui s'opposent aujourd'hui à l'adoption d'une nouvelle croyance?*

Ici, je viens me placer au milieu de vous, dans le cercle habituel de vos sentimens, de vos idées et de vos habitudes pour les expliquer, en rechercher la nature et vous aider à les modifier, pour vous faire entrer dans l'ordre nouveau de sentimens, d'idées et d'habitudes qui est devenu toute notre vie.

Lorsqu'une croyance religieuse se manifeste, il est dans sa destinée de lutter contre l'influence de deux principes opposés. L'un, celui qui a présidé à l'organisation sociale précédente, l'autre, celui qui l'a critiquée, renversée.

Aujourd'hui, vous êtes dominés à la fois et par les idées que vous avez reçues malgré vous, au milieu d'une éducation chrétienne et d'une société toute chrétienne, et par les efforts que vous faites pour combattre ces idées contre lesquelles l'humanité, depuis trois cents ans, éprouve de si vives antipathies.

Habitués par le catholicisme, dont les monumens, les arts, les livres vous entourent dès l'enfance, à certaines formes sous lesquelles vous est apparu le sentiment religieux, vous ne voulez reconnaître comme religion que la pensée qui s'annonce par des signes semblables.

D'un autre côté, ces formes ayant cessé de répondre à vos sympathies, parce qu'elles ont servi à manifester une croyance dont l'humanité ne veut plus, vous repoussez comme une superstition la religion nouvelle que vous ne pouvez concevoir, dépouillée de ces formes détestées. Là se trouve la véritable cause de toutes les objections qui nous sont adressées; dans toutes, vous remarquerez l'influence et du principe chrétien ou organique, et du principe libéral ou critique.

Ainsi, nous annonçons une nouvelle conception de DIEU que nous proclamons en ces termes:

« L'univers, l'immensité des mondes qui remplissent
» l'espace, tout ce qui aime, pense et agit, cette terre et
» sur cette terre la famille humaine, *tout* n'est qu'un seul
» être, un être infini, immuable, éternel, simple, uni-
» que, indivisible, *vivant!* vivant d'une vie qui lui est pro-
» pre, et c'est lui que nous appelons DIEU! »

Eh bien, cette vaste et sublime révélation donnée au monde par notre maître, qui a trouvé en nous la foi la plus ardente et dans laquelle nous puisons tout notre amour, notre intelligence et notre force, ne soulève-t-elle pas naturellement toutes vos répugnances?

Jusqu'à ce jour vous avez été élevés à ne concevoir DIEU que comme un pur esprit, un être en dehors de ce monde. Ici apparaissent vos préjugés chrétiens. Puis,

ce DIEU pur esprit, tel qu'il a été révélé par Jésus, ne répond plus ni à vos sympathies, ni à vos lumières, ni à vos besoins, et comme il ne vous a pas été donné de le comprendre d'une autre manière, vous rejetez absolument toute idée réelle de DIEU. Ici apparaissent vos préjugés critiques et cependant, l'idée de DIEU n'est-elle pas variable et progressive? Tous les progrès de l'humanité n'ont-ils pas été mesurés d'après l'idée de plus en plus parfaite qu'elle s'en est faite? ne s'est-elle pas toujours conçu une destinée d'autant plus heureuse qu'elle a mieux aimé et compris ce type éternel de tout bonheur?

Je ne veux pas aujourd'hui devancer ce qui vous sera exposé dans la prochaine séance sur le développement religieux de l humanité. Pour répondre aux différentes questions que je viens de poser, il suffira de rappeler que l'idée de DIEU a successivement passé par le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme juif et chrétien, et que les progrès de l'humanité ont toujours été en rapport avec le progrès de ces différentes conceptions.

Ici la question serait donc de savoir si l'humanité, après avoir tour à tour adoré DIEU et comme être matériel, multiplié à l'infini dans la nature extérieure, et comme être conçu à l'image de l'homme, personnification de ses besoins matériels, et comme être un, éternel, se manifestant terrible, menaçant, à une population ingrate, endurcie; et enfin, comme être infini, triple et un tout à la fois, pur esprit, toujours en dehors de ce monde; la question, dis-je, serait de savoir si l'humanité, désespérée de toutes ces conceptions successivement niées les unes après les autres, ne rejetera pas à tout jamais toute conception nouvelle de cet être infini.

Or, si l'idée de DIEU, dans ses transformations, a toujours été plus vaste, plus générale, plus belle; si le sentiment religieux s'est toujours développé avec plus de force; si l'humanité, après avoir nié, a toujours affirmé l'existence de DIEU avec plus d'amour et d'intelligence, en un mot, si les religions païennes et juives ont été supérieures aux religions de l'Égypte et de l'Inde, et la religion catholique supérieure aux religions juives et païennes, il nous semble légitime de conclure que la loi de l'espèce humaine, c'est d'arriver progressivement à une conception de DIEU toujours plus complète, et qu'après avoir nié le catholicisme, elle devra adopter encore une autre religion plus parfaite que toutes celles du passé.

En face de l'expérience des siècles écoulés, c'est donc une inconséquence très-grande de nier aujourd'hui la possibilité de l'établissement de toute religion nouvelle. Cherchez à vous rendre compte des motifs de cette négation, vous reconnaîtrez que l'idée de DIEU réveillant dans vos esprits le Dieu chrétien que vous n'aimez ni ne comprenez, vous rejetez encore le Dieu de l'avenir en haine du Dieu du passé. Il est un autre caractère de toute religion, sur lequel se fait sentir surtout l'influence de l'éducation critique, c'est celui de la révélation.

Un professeur de la Sorbonne (M. Jouffroy) s'est chargé d'exprimer les préjugés de notre époque sur cette question, en niant la doctrine de SAINT-SIMON comme religion, parce que, a-t-il dit, le caractère de toute religion étant la révélation, il est impossible, dans l'état actuel des lumières, de faire croire les hommes à une religion révélée.

Assurément, si la révélation c'est DIEU parlant à MOISE dans le buisson ardent, lui dictant ses lois sur le mont Sinaï, au milieu des nuages et de la tempête; si c'est DIEU fait homme pour enseigner lui-même sa parole au monde, si c'est toujours la communication directe de DIEU personnifié, si la révélation, sous cette forme, est le caractère nécessaire de toute religion, on a raison, il n'y a pas de religion pour l'avenir.

Mais la révélation n'est pas exclusivement telle ou telle forme particulière sous laquelle, à différentes époques, la volonté de DIEU s'est manifestée; elle ne peut pas être plus immuable que l'idée même de l'être infini que nous avons vue variable et progressive. Une nouvelle conception de DIEU sera donc inspirée par une révélation qui aura nécessairement un caractère différent de toutes celles du passé.

La révélation a été dénaturée, méconnue par nos préjugés critiques. Elle est un fait général, immense, qui se multiplie inaperçu à nos yeux, parce que toujours nous ne voulons la voir apparaître que sous certaines formes connues, qui ne reviennent jamais.

La révélation, c'est l'inspiration puisée par notre force sympathique, au sein de l'immensité des êtres qui nous entourent et qui révèlent eux-mêmes par leur amour, leur intelligence et leur beauté, l'Être infini tout amour, toute intelligence, toute beauté.

C'est DIEU lui-même qui dans ce monde se révèle à l'homme; c'est par ce monde qu'il l'inspire et communique incessament avec lui. Il n'y a pas d'autre révélation. Tous les mouvemens spontanés de la sympathie, toutes les découvertes de la science sont des révélations. Galilée, Newton, Descartes, Kepler ont eu des révélations. Seulement, l'humanité n'a pas voulu appeler du même nom l'homme auquel a été révélé une loi particulière de cet univers, et l'homme auquel a été révélé la loi générale qui comprend le monde entier, résume, explique, lie toutes les existences et de laquelle dérive toutes les lois dans les siècles qui le suivent. Les premiers, elle les a salués du nom de *génies*. Les autres, elle les a adorés, en les désignant par un nom qui exprimât son amour religieux, elle les a appelés des RÉVÉLATEURS.

C'est ORPHÉE, c'est MOISE, c'est JÉSUS, c'est SAINT-SIMON! mais cet hommes divins ont revêtu leurs inspirations des formes qui pouvaient le mieux les faire aimer, et comprendre des masses auxquelles ils s'adressaient; le caractère miraculeux qu'elles ont eu dans le passé a donc été nécessaire, mais il serait évidemment faux, absurde pour les intelligences de notre époque.

Vous le voyez repousser tout avenir religieux, sous prétexte que l'homme ne concoit pas de religion qui ne soit révélée, et que toute croyance à la révélation est inadmissible aujourd'hui, c'est toujours être dominé par les souvenir du passé et l'antipathie légitime qu'il vous inspire.

Depuis plusieurs années la doctrine de SAINT-SIMON le répète, l'époque où nous vivons est décisive pour l'humanité : ses destinées s'agitent, le moment est venu de trouver la solution de son avenir, en face d'un passé qui s'en va, d'un présent qui ne suffit déjà plus; ce sentiment d'une révélation prochaine impatiemment attendue, se répand et pénètre plus vivement les âmes et les intelligences. Eh bien! il faut donc vous tenir en garde contre cette disposition d'esprit née de vos habitudes passée, car elle vous exposerait, comme les Juifs, à méconnaître la pensée nouvelle qui doit régénérer la société, si vous persistiez encore à ne la voir apparaître que sous de formes usées.

La plus grande difficulté opposée à l'adoption d'une croyance nouvelle, c'est cette influence exercée sur les sentimens et les idées, par l'éducation, par l'ensemble de sympathies, de pensées et d'interêts au milieu desquels vivent les hommes du présent; exclusivement preoccupés de la mission, que eux aussi accomplissent dans leur époque, ils repoussent avec dédain ou colère toute conception opposée à celle qui, dans le moment, possède toute leur *foi*.

Toute leur foi! quel mot ai-je prononcé? l'homme serait-il donc encore *religieux*, même lorsqu'il nie et combat

une religion devenue rétrograde, et repousse toute croyance comme une superstition indigne de sa haute raison? il en est ainsi; et là encore se trouve la cause profonde des répugnances qui se manifestent pour toute révélation nouvelle. C'est la force et la gloire de l'humanité que cette foi constante, indestructible en elle-même, et dans le but de ses efforts; c'est la foi ou pour un avenir qu'elle aime et connaît, ou contre un passé qu'elle déteste, qui toujours, dans sa marche à travers les siècles, l'a sauvée des tentatives de *rétrogradation*, car elle n'a de foi qu'au *progrès*.

Voilà pourquoi tous les efforts qui seraient tentés pour lui faire adopter une croyance anti-sociale seraient repoussés honteusement; à cet égard, elle est assez garantie par sa propre volonté. Les obstacles qu'elle oppose à l'établissement d'une nouvelle doctrine générale sont d'autant plus grands, qu'elle a une foi plus vive dans l'œuvre providentielle qu'elle accomplit au moment de son apparition; c'est pourquoi, dans le passé, les révélateurs qui se sont élevés au milieu des peuples ont toujours été immolés; parceque, d'abord ils n'étaient pas compris; parce que, apportant une nouvelle croyance avant la transformation de l'ancienne, l'humanité égarée frappait comme des imposteurs ces hommes dont plus tard son repentir et sa reconnaissance faisaient des dieux. — N'est-pas l'histoire d'ORPHÉE, de MOISE, de JÉSUS-CHRIST?

Sentez-le donc profondément, si vous n'adoptez pas la religion Saint-Simonienne, c'est que vous êtes encore trop religieux (ce qui sans doute étonnera plusieurs d'entre vous) dans votre haine contre un passé dont les derniers vertiges disparaissent; vous avez encore trop de foi dans nos sentimens et nos idées de destruction, pour avoir foi dans vos sentimens et vos idées d'avenir et d'organisation.

Chose singulière! vous repoussez, au nom des progrès de la raison, toute croyance religieuse, quand vous-mêmes croyez à une religion qui a ses dieux, ses dogmes, ses prêtres, son culte et ses fidèles, soumis à une foi beaucoup plus *aveugle* et beaucoup plus *mystique* que celle du chrétien si dédaigné.

Elle a ses dieux; car vous adorez la *raison*, la *patrie*, la *liberté de conscience*, la *liberté de la presse* et toutes les autres libertés que je ne nomme pas.

Elle a ses dogmes; car vous croyez à la fiction du roi constitutionnel qui ne peut jamais mal faire; vous croyez à l'égalité des Français devant la loi, à leur égale admissibilité aux emplois civils et militaires, etc. Elle a ses prêtres; car vous êtes dirigés, enseignés par ce nombreux clergé, appelé le *journalisme*, qui surveille tous vos intérêts, s'oppose à ce que l'on porte atteinte à vos divinités chéries et se charge de maintenir l'intégrité de la foi constitutionnelle.

Elle a son culte; car vous assistez avec ferveur, dans son temple, aux réunions des chambres, véritables messes constitutionnelles, célébrées avec solennité par tous les grands PONTIFES de la propriété, dans lesquelles fume aussi l'encens, où l'offrande aux divinités est d'un milliard annuel.

Elle a ses fidèles et ses fidèles dévoués; car, vous qui m'écoutez, vous êtes allés, à la voix de ses prêtres, vous faire mitrailler dans les rues de Paris, pour la défendre des attaques d'un monarque imbécille.

J'ai dit que ses fidèles avaient une foi beaucoup plus *aveugle* que celle du chrétien; car les prêtres du clergé catholique étaient hiérarchiquement liés entre eux, soumis à un chef suprême incessamment occupé à surveiller l'unité de la foi; et les prêtres du clergé constitutionnel ne reconnaissent pas de chefs, ne sont pas divisés entre eux et sont liés d'opinions par une multitude de nuances qui rendent l'unité de la foi très-difficile.

J'ai dit que les fidèles de la religion constitutionnelle avaient une foi plus *mystique* que celle du chrétien, car ils adorent avec le dévoûment le plus absolu de véritables *abstractions*, de véritables *négations* qui n'ont nulle existence politique; car personne n'a vu, ni cru voir vivantes la *raison*, la *liberté de conscience*, la *liberté des cultes*, la *liberté des élections*, et toutes les autres divinités du paganisme libéral pour lesquelles cependant tant d'hommes se sont sacrifiés.

Il ne faut donc pas tant crier à la superstition, au mysticisme, quand nous annonçons une religion nouvelle.

La société ne peut vivre sans foi, sans une foi quelconque; elle meurt, elle se dissout comme un cadavre, quand le sentiment religieux l'abandonne: voilà la cause du désordre, de l'anarchie de l'époque actuelle. La critique achève son œuvre, sa glorieuse mission de destruction; la guerre qui va incessamment ébranler l'Europe sera le dernier coup de hache porté à l'arbre immense de la féodalité.

Cela fait, de nouvelles destinées se préparent pour l'humanité. Si nous regardons attentivement autour de nous, le temps doit être venu de commencer l'œuvre de régénération et de rendre à la société une foi jeune, vive, pleine d'avenir.

Quel sera cet avenir?

Toutes les grandes organisations sociales ont été prévues, annoncées par les ames larges et sympathiques qui s'agitent, comme la pythonisse, au milieu des convulsions de la fin d'une époque critique.

Les prophètes n'ont pas manqué non plus à l'avénement immense qui se prépare dans le monde... En Allemagne, Kant, Lessing, Hegel, Goëthe; en France, de Maistre, de La Mennais, madame de Staël, Châteaubriand, ont prédit, comme très-prochaine, une nouvelle ère religieuse.

M. Ballanche a écrit tous ses ouvrages pour prouver que nous étions arrivés à une époque *palingénésique*, de fin et de renouvellement; que l'heure était venue pour l'humanité d'une nouvelle émancipation, d'une nouvelle *institution* religieuse.

C'est au moment où, depuis la fin du dernier siècle, toutes les ames fortement sympathiques, toutes les intelligences élevées, annoncent une troisième révélation que déroulant toute l'histoire de l'humanité, les disciples de Saint-Simon prêchent, enseignent cette unité nouvelle si impatiemment attendue.

Au nom de Dieu et de Saint-Simon, nous proclamons *l'émancipation morale, intellectuelle et physique de tous les pauvres, l'abolition de tous les priviléges de la naissance,* SANS EXCEPTION; *le classement suivant la capacité et la rétribution suivant les œuvres.*

Les prophètes nous ont annoncé au monde, en nous désignant par des signes évidens, palpables; ***nous voici!*** reconnaissez-nous!.. Ne courez plus, comme des aveugles, à la recherche de la vérité; ***nous la possédons!*** Dites, dites un dernier adieu à tout le passé, vous le pouvez aujourd'hui sans regrets, sans craintes, car l'avenir est là qui vous attend!